

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 40

Artikel: L'infirmerie à bord des cuirassés
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255500>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 23.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

n'était que le surnom donné à la petite Chinoise par les sœurs — était une véritable artiste en l'art de confectionner des lanternes comme celle-ci, tandis que sa femme, en prudente ménagère, avait fait des pieds et des mains pour avoir la fourniture des établissements français. Entre temps, Ko-li-bri et sa mère faisaient, elles aussi, de simples lanternes ; en papier, par exemple.

Le jour de mon départ approchant, Ko-li-bri se tristait, ses lèvres grimaçaient une moue qui, chez des personnes de notre race, les auraient fait ressembler à des guenons. Mais, là-bas, les jeux de physionomie sont tellement de mode, que l'immobilité est un signe de mort ; elle n'existe que chez les défunts.

Ma petite amie ne parlait pas à ses compagnes ; de temps à autre elle laissait s'exhaler de sa minuscule poitrine un égrémement de soupirs. Décidément l'âme de Chrysanthème communiait en ces instants avec celle de Ko-li-bri.

Les bonnes sœurs ne savaient trop que penser d'avoir mis en tel émoi cette jeune personne. On était, moi en tête maintenant, très ennuyé de voir le petit drame intime qui se jouait dans ce cœur d'enfant.

Enfin l'heure du départ ayant sonné, quatre hommes vinrent me conduire en palanquin jusqu'au bord du navire. La veille au soir, j'avais dit au revoir d'une voix très assurée — je le croyais du moins — à Ko-li-bri.

— Je reviendrai dans six mois et je te prendrai à mon service. Cette dernière phrase n'avait pas été entendue par les sœurs, et pour cause. — Sois sage ; apprends bien à lire et à écrire, et de là-bas de France, ton grand ami t'écrira. Je devenais un Loti au petit pied. Ko-li-bri me tendit son front, que j'embrassai pieusement comme un reliquaire ; elle s'éloigna sans manifester la moindre émotion.

La bonne sœur et moi nous serions-nous trompés ? J'aimais à le croire pour le repos d'esprit de la petite fille... et pour le mien.

Arrivé à ma cabine, quelle ne fut pas ma surprise de voir, appendue au plafond, la superbe lanterne chinoise. Je n'eus pas de peine à deviner le nom de l'envoyeur et au moment où on lève l'ancre, des larmes mystérieuses, perles de l'âme... glissèrent sur mon visage.

Craignant pour la lanterne de Ko-li-bri les tangages du vaisseau ; je la décrochai et la mis en caisse. Il me semblait alors que j'ensevelissais aussi pour jamais, en le tréfonds de mon âme, les heures passées avec la petite fille.

...Fais-moi donc passer ce coffret, Auguste. En un monceau de lettres, Adolphe en prit une et lut :

Hôpital Français de Pékin.

MONSIEUR,

J'espère que vous avez fait une bonne traversée, si je vous écris ces quelques lignes c'est pour vous remercier, une fois de plus, de toutes les bontés et de tous les secours que vous nous avez fait obtenir pour nos malheureux. Dieu vous en tiendra compte. Apprenez — tout en vous résignant à la volonté de Dieu, — que Ko-li-bri est devenue folle de chagrin depuis votre départ. On ne joue pas impunément avec les coeurs, surtout ceux des enfants. La vue de la petite est pour moi une torture ; je n'aurais pas dû vous la présenter. Certes, ce n'est pas que vous ayez quelque chose à vous reprocher. Non la faute doit en incomber à moi seule, je l'expie amèrement. Nous garderons la petite avec nous, tout espoir de guérison n'est pas perdu ; mais ce sera long, très long. Au moment où je vous écris Ko-li-bri fait entendre, dans nos couloirs, une phrase qui revient en triste mélodie, comme le cri d'un oiselet blessé : Il est parti tout là-bas dans le grand pays qui est au delà des grandes eaux ; mais avec sa lanterne il s'éclairera pour revenir vers sa petite Ko-li-bri. Je termine en hâte ces quelques lignes pour ne pas lire dans ses yeux une muette interrogation. Car chose singulière, elle a gardé l'intuition de tous ce qui se rapporte à vous.

Sœur SAINT-PARDON,
de la Congrégation des Filles de Saint-Vincent-de-Paul.

...Par télégramme, j'ai donné l'ordre qu'on soignât la pauvre enfant à mes frais, comme une « petite sœur. »

— Elle guérira... répliqua Auguste Biosse, plus ému qu'il ne voulait le paraître ; car, avec un cœur si aimant la vie lui réserve d'autres joies.

A ce moment, Mariette entra pour mettre le couvert. Adolphe, appuyant sur un second bouton électrique, la chambre s'éclaira d'une lumière crue, car il avait eu soin d'éteindre, au préalable, la lanterne.

— Dois-je réellement le lui souhaiter, ajouta-t-il à voix basse ; ne préférerais-tu pas pour elle les lueurs troubantes, images du rêve de tout à l'heure, à l'éclatante lumière, emblème de la réalité qui nous inonde ?

René des POMEYS.

L'infirmerie à bord des cuirassés.

La terrible bataille navale de Tsushima où 14 à 15 mille marins russes ont trouvé la mort, déchirés par les obus ou engloutis par les flots, donne une actualité sinistre à l'article ci-dessous, tiré du grand journal allemand „Die Woche”.

„Avez-vous songé à la situation des innombrables blessés et malades tombés chaque jour dans les rangs russes et dans les rangs japonais ? Les dépêches parlent de vraies boucheries, de tas de soldats, couchés les uns sur les autres, râlant, gémissant, couverts par des cadavres et piétinés par les troupes qui volèrent à la mort. Quand deux armées, un demi million d'hommes, se battent trois, quatre, cinq jours de suite, croyez-vous que les ambulanciers, les infirmiers et les médecins aient le temps matériel pour recueillir tous les blessés ? Hélas ! combien de ces pauvres malheureux meurent entre deux cadavres, alors qu'un simple pansement sur une blessure peu grave leur aurait sauvé la vie !

Mille fois plus enviable est le sort des marins à bord des cuirassés. Si le navire coule, la mort des hommes est douce ; s'ils sont blessés, on les ramasse aussitôt que possible et les salles de l'hôpital sont à l'abri des obus ennemis.

On n'a pas seulement perfectionné la construction des navires de guerre et des appareils destructeurs ; on a songé aussi aux soins à donner aux blessés ; ce service a fait de notables progrès.

Faisons une différence entre les hommes blessés ou malades en temps de paix et en temps de guerre. En temps de paix, on utilise une infirmerie construite sur le pont ; elle est ample, pleine d'air et de lumière. Il ne manque jamais de malades sur un navire qui porte de 700 à 800 hommes, et à tout instant l'un ou l'autre se blesse plus ou moins gravement durant les manœuvres. Les lits du lazaret sont soutenus par deux supports à trois pieds vissés sur le pont ; ces lit peuvent osciller de façon que les mouvements du navire sont notablement atténués.

L'infirmerie est toujours tenue dans un état de minutieuse propreté ; la ventilation y est assurée au moyen d'appareils électriques ; les malades ne respirent plus l'air pesant et infect comme c'est le cas dans les navires anciens.

Le lazaret renferme une salle spéciale pour les opérations ; elle est pourvue de tout ce que la science moderne peut désirer en fait d'instruments de chirurgie et de moyens de désinfection et de stérilisation. Enfin, le lazaret est splendidement éclairé, soit de nuit, soit dans les jours sombres.

Tout près se trouve la pharmacie qui tient peu de place, mais où rien ne manque.

Quand le branle-bas de combat est donné, tous les malades sont enlevés du pont et transportés dans un local qui se trouve au centre du navire, sous la ligne de

flottaison, à l'endroit où la cuirasse du bâtiment est la plus épaisse ; on y amènera également tous les hommes blessés dans le combat. Il va sans dire que ce local, à cause de sa position, est éclairé artificiellement et ventilé de même ; il est relié directement au pont au moyen d'une trappe et d'un long couloir.

Pour le transport des blessés, on utilise des appareils très pratiques auxquels on voudra tous les perfectionnements possibles. Dans un vaisseau moderne, toute la place disponible est employée avec un soin d'avarie ; on ne trouvera donc pas de corridors spacieux, de larges escaliers ; ceux-ci sont raides et ceux-là très étroits : il est alors impossible d'y passer avec un blessé. Pour simplifier les choses, on place le malade dans une sorte de sac, de telle façon qu'il ressemble à une momie bien ficelée ; ainsi, avec des cordes, on le descend par la trappe dans le couloir au pied duquel des infirmiers le reçoivent. On emploie aussi une chaise spé-

ciale dans laquelle on couche le malheureux.

A bord se trouvent un ou plusieurs médecins qui, durant la bataille, ne manquent pas de besogne. Une partie de l'équipage est chargée des transports et un certain nombre d'officiers sanitaires assistent les médecins. Dès qu'un homme tombe blessé, les infirmiers vont le chercher et, par la trappe la plus rapprochée, l'envoient à l'hôpital ; quelquefois, le médecin est obligé de monter sur le pont pour faire un pansement provisoire.

Partout, dans tous les services, règne une discipline parfaite qui assigne à chacun sa place déterminée dans chaque circonstance.

On fait ainsi tout ce qu'on peut pour améliorer le sort des victimes de la guerre, mais il serait plus méritoire de guérir la cause en la supprimant que de porter remède aux conséquences.

Donom.

LES VIEUX

* Si je devais parler de ce tableau en critique d'art, je n'en dirais franchement pas beaucoup de bien. Je dirais à M. Huklenbrok, qui l'a peint, que c'est une bonne photographie pour laquelle les deux vieux ont gentiment posé.

Mais il ne s'agit point d'un tableau dans un musée ou une exposition ; nous avons une gravure, noir sur blanc.

Qu'a voulu dire ce peintre ? Il a choisi au pied d'une colline où s'accrochent quelques souches de vigne, un petit clos, bien coquet, bien familier. Un vieux mur l'entoure ; une porte y est ménagée, deux stèles de granit se dressent, blanches ; l'une porte un anneau de fer où l'on attache le cheval qui amène une visite.

Un jardin se devine, plein de verdure et de fraîcheur et planté d'arbres fruitiers. L'allée ratissee mène au logis, une simple maison où les vieux ont élevé leur famille, d'où les oiseaux se sont envolés vers la grande vie et où ils reviendront peut-être soigner père et mère ou leur fermer les yeux pour le grand départ.

Les vieux ont travaillé dur ; on le sent ; ils sont presque usés par le labeur. Et maintenant ils se reposent, pleins de sérénité



Les vieux, d'après le tableau de H. Huklenbrok.

cependant. Le soir du jour et de la vie, et le banc rustique les invitent à compter les souvenirs du long voyage. Que la rosée qui tombe du ciel bleu bénisse vos songes et vos cheveux blancs.

M.

LA REINE NITOCRIS (FIN)

Légende égyptienne.

Tout à coup, un frôlement de l'air, un léger soupir vinrent frapper les oreilles du musicien ; puis il vit s'élancer du flanc de la première pyramide une forme lumineuse qui se dessinait toujours mieux à mesure qu'elle avançait ; elle planait à double hauteur d'homme, mollement, majestueusement, avec une grâce de fée. Elle s'arrêta à environ vingt coudées de Thémandre. Lui, il était émerveillé de cette apparition subite ; il avait cessé son chant et sa musique et s'absorbaient dans la contemplation de ce fantôme aux traits de femme. Une longue et ample robe de gaze diaphane estompait à peine les lignes pures du corps de la fée. Une lumière douce sortait de ce vêtement blanc et jetait sur les traits du visage des reflets de lune ; une écharpe d'étoffe légère entourait la taille, en for-

mant sur le dos un grand noeud et en laissant flotter au vent ses extrémités frangées ; une autre écharpe partait de dessous les bras et s'arrondissait au-dessus de la tête à la façon d'un arc-en-ciel. Des cheveux noirs et abondants descendaient sur les épaules nues ; des papillons, taillés dans toutes les pierres précieuses, parsemaient d'étoiles lumineuses cet ébène ondoyant. Sa main droite tenait un sceptre transparent et incandescent. Ses lèvres exhalait un souffle suave et parfumé qui métamorphosait les créatures en statues dans l'attitude de l'adoration.

Thémandre regardait. Au bout d'un moment, le fantôme se rapprocha, et le jeune Grec crut entendre ces mots, dits avec une grâce suppliante :

— Bel étranger, agite encore les cordes de ta lyre et poursuis ton chant.

Mû par une force surnaturelle, il fit de nouveau résonner son instrument. Tout ce que l'art lui avait